Lichka, ville d'amour

Nicolas Girard-Michelotti

COMÉDIE DE CAEN

Sélection 2025

GEL

THEO.
Je t'ai dit nous sommes des ombres dans cette ville
et tu m'as dit des ombres d'ombres dans cette ville.
Et mes lèvres ont rencontré tes lèvres, c'était
comme tomber en toi. Ta langue a coulé au dedans
de moi, on aurait dit un glaçon tendre tiède
dans ma bouche. Un frisson de plaisir a parcouru
mon corps. Je ne te connaissais que depuis un moment
mais j'ai eu tout à coup l'irrésistible oui,
l'irrésistible envie de me mettre en danger.

LUDMILA.
Je t'aime tu as dit je t'aime je t'aime je t'aime,
tu l'as dit tout bas mais je l'ai entendu *je t'aime*.

THEO.
Je m'en souviens c'était un soir où il pleuvait.

LUDMILA.
À l'instant précis où tu as dit ces mots —

THEO.
J'ai vu à travers la fenêtre —

LUDMILA.
La pluie se transformer en neige. J'ai eu froid.

la pluie s'est
transformée en neige

THEO.
Nous avons tout à coup basculé dans l'hiver.
Et quelque chose est apparu dans ton regard.
Inquiétant et terrible, comme un double de toi.
Dès que mes yeux ont aperçu
cette autre Ludmila pliée dans ton regard,
j'ai regretté mes paroles mielleuses, bêtes.
J'aurais voulu les ravaler mais le mal était fait.

LUDMILA.
Je t'ai souri, je t'ai complimenté, tout bas,
j'ai embrassé ton cou, tes lèvres, tes mains, ton —

THEO.
C'était glacial.

LUDMILA.
Tu as joui dans ma bouche.

THEO.
Mécaniquement.

LUDMILA.
J'ai proposé un film.
Viens on regarde un film.

THEO.
Si tu veux. Tu veux regarder quoi ?

LUDMILA.
N'importe.

THEO.
Le cadre bleu de l'écran dans la chambre.
Ma peau nue contre ta peau nue.
Entre nous, un creux infranchissable.

LUDMILA.
Tard dans la nuit tu t'es levé.

THEO.
Je suis allé à la fenêtre. Dehors la neige.
Mon reflet en surimpression, sur la vitre.
J'ai pensé : l'hiver est l'obstacle qui sépare l'automne du printemps.

LUDMILA.
Je suis partie à l'aube.

THEO.
Tu es partie —

LUDMILA.
Sans bruit.

THEO.
Par évaporation, dans la lumière bleue, matinale.

LUDMILA.
Ça n'aurait pas marché.

THEO.
Il y a comme un monstre caché en chacun.

LUDMILA.
Sur le chemin,

THEO.
Son sang est froid, son cœur imperturbable.

LUDMILA.
Le besoin immédiat de bloquer tout contact.

THEO.
Ce monstre-là est mon cauchemar.

LUDMILA.
Disparaître.
Etre une ombre.

THEO.
J'étais comme coupé, coupé de partout.

LUDMILA.
Ça n'aurait pas marché.

THEO.
Je t'ai cherchée.

LUDMILA.
Tu ne m'as pas trouvée.

THEO.
Et pour une année d'hiver nous avons vécu en apnée, là,
dans cette ville où la neige tombait et tombait sans fondre.
Pour une année nous avons vécu sous le sortilège du gel,
et sous le sortilège de neige nous avons erré ivres morts,
à Lichka, en Europe.
Prisonniers du gel et de la neige dans cette ville sans amour.

LUDMILA.
Tu guériras, Théo.
Je l'ai pensé, alors.
Ou tu croiras guérir.
Et un jour comme un autre tu me retrouveras dans la grande Lichka.
Par hasard, n'importe où,
au bar du coin de la rue ou dans un cabaret lointain.
Et ton amour dormant sous sa couverture de glace s'éveillera intact,
aussi douloureux, aussi vif
qu'avant.
Petit garçon, Théo, garçon de porcelaine,
tout sera comme je te l'ai prédit.
Tu pourrais l'éviter, si tu entendais,
tu pourrais fuir.
Mais tu n'entends pas.
Et j'ai beau te le dire en mots clairs,
tu n'es pas tendre envers toi-même.
Comme un aveugle qui,
refusant d'apprendre,
trébuche sur les trottoirs et se jette contre les murs,
tu danses dans les précipices.
Il fait sombre Théo,
bien sombre dans l'hiver.
Danse Théo,
tant que le cœur y est.
Danse, danse,
tant que tu peux danser.

PREMIÈRE PARTIE

Six mois d'hiver après l'évaporation de Ludmila.

Premier mouvement - Danser.

Club le Dahlia d'Argent
-
Nuit / - 4°C

CAMILLE.
C'est quelque chose que je cache au quotidien.
D'ailleurs, mon propre père ne se doute de rien.
Mais sur la piste, certains le sentent : qui je suis.
Ils se collent à moi : « allez danse », ils me crient.
Je les repousse ou feins de ne pas entendre,
d'être défoncé. Trop tôt pour les baisers, je couve
mon plaisir, tranche l'air de mes mains, glisse en solo.
Les mecs ont beau être mignons, je suis timide.

DAISY.
Les ondes éclaboussent mes os. Comme de l'eau
nous nous entremêlons. Le rythme ralentit
puis le rythme accélère, sur les rails d'un rythme binaire.
C'est bon d'être portée quand je ferme les yeux.

CAMILLE.
Sur des patins d'argent une serveuse d'un mètre
quatre-vingt me tend un plateau de paillettes.

DAISY.
Un deux trois quatre un deux trois quatre un deux.

CAMILLE.
Je dore mon visage. J'ai sur les lèvres le sucre doux
et la menthe d'un Mojito. Dans le nez des cristaux
d'euphorie. Cette nuit, pour la première fois,
je danse moi aussi sur le lac gelé de Lichka —

MARIUS.
Y a pas mieux que le Dahlia je te dis !

THEO.
Il y a trop de monde.

CAMILLE.
Une bulle de verre entoure le cœur du lac.

MARIUS.
Retire ta veste aussi, tu vas crever de chaud !

THEO.
Ça ne t'inquiète pas ? Regarde. Là, à tes pieds.
À quoi elle sert, la fumée froide ?

MARIUS.
À faire joli ?

THEO.

C’est ça, ouais ! Certain, c’est pour la glace.
On la refroidit de peur qu’elle cède, d’un coup,
sous la pression de tous ces cons et connes, dont, par ta faute,
je fais maintenant partie,
et qui mériteraient de se noyer ce soir dans l’eau glaciale — je te fais rire ?

MARIUS.
N’aie pas peur. Danse !

THEO.
Je n’ai pas peur, je n’aime pas qu’on me regarde.

MARIUS.
Personne ne te regarde.

THEO.
Qu’est-ce que tu en sais ?

MARIUS.
Théo, au nom de notre amitié,
je t’en supplie : profite,
au lieu de faire la gueule !
La nuit sera trop courte !

THEO.
Attends. Attends !
Où est-ce que tu vas ?
Marius !

DAISY.
Une, deux heures, trois, quatre heures, cinq, six heures.
Danse danse danse danse jusqu’à la douleur.

CAMILLE.
La fin approche. La fin est déjà là. Dans sa loge, le soleil se prépare.
Il s’apprête à incendier le ciel.
Nous, on se blottit dans le velours des basses plus tranquilles.
Ailleurs, dans n’importe quel autre club,
c’est le moment où j’aurais fui. Mais ce soir,
quelque chose me retient :
le regard d’un garçon que j’ai senti posé longtemps sur ma nuque,
à la lisière de mes cheveux trempés de sueur.
Et tandis que les premiers rayons traversent
le dôme de verre pour embrasser la piste presque vide,
je regarde à mon tour le garçon qui me veut
et d’un sourire l’invite à s’approcher de moi.
Où est-ce que tu m’emmènes ? Je te préviens :
j’aime pas les coups d’un soir,
ni les baisers furtifs à l’arrière d’une bagnole.
Je pense ces paroles, mais ne les prononce pas.
Il dit :

MARIUS.
Allons dans le Jardin, tu veux ?
Il y a là-bas d'innombrables cachettes.
Allons vite au Jardin !

CAMILLE.
Et là-bas ce garçon dont je ne connais pas le nom
et qui sent bon l'essence de vanille défait soudain
dans un coin d'ombre ma ceinture,
le bouton de métal —
Qu'est-ce que tu fais ?

Jardin des fleurs séchées
-
06:45 / - 3°C

MARIUS.
J'enlève ton pantalon ?

CAMILLE.
Tu veux faire quoi ?

MARIUS.
À ton avis je veux faire quoi ?

CAMILLE.
Là, comme ça ?

MARIUS.
Tu n'as pas envie ?

CAMILLE.
Si, si.

MARIUS.
Aide-moi.

CAMILLE.
Oui.

MARIUS.
Mais tu as combien de couches ?

CAMILLE.
Je ne sais plus trop.

MARIUS.
Elle est où ta bite ?

CAMILLE.
Vas-y, tire un coup sec !
Aïe !

MARIUS.
Ça va ?

CAMILLE.
Oui !
Il caille, quand même.

MARIUS.
J'ai connu pire.

CAMILLE.
Mes couilles vont geler.

MARIUS.
Ne t'inquiète pas pour ça.

CAMILLE.
Et vite, vite,
après seulement trois quatre coups de langue,
il me prend dans sa bouche.

MARIUS.
Je vais te récompenser de ta belle tumescence.

CAMILLE.
Pardon ?

MARIUS.
Ta trique.

CAMILLE.
La chaleur de sa bouche, quand je tremble de froid.

MARIUS.
La chaleur de sa queue quand on tremble de froid.

DAISY.
Ceux qui ont dansé, solitaires, au Dahlia d'Argent,
celles qui ont cherché des lèvres dans la foule,
et qui, le jour venant, n'ont pas trouvé satisfaction,
se rendent quelquefois dans un ultime coup de dé
au labyrinthique Jardin du centre-ville de Lichka,
et les yeux grands ouverts, lèvres sèches et paumes humides,
se croisent entre les haies, les gerbes de fleurs fausses.
Ici, mes yeux capturent un sein, énorme,
pressé par une main vernie.
Là-bas, je vois un ventre, un cul poilu ;
et près du rosier noir,
deux pantalons tombés sur les chaussures.
Je détourne le regard, et jalouse, en silence,
les rescapés de la dernière minute.
Je me sens un peu ridicule.
J'ai honte de mon errance.
Mon lit commence à me manquer.
Je me dis : tant pis, abandonne !

Je me dis abandonne et je —

THEO.
À cette heure-là,

DAISY.
Et soudain je—

THEO.
on ne voit pas à trente mètres.

DAISY.
le vois.

THEO.
À nos pieds, les herbes se dressent —

DAISY.
Il naît du brouillard.

THEO.
pétrifiées par le givre.

DAISY.
L'air ivre, et malheureux comme un enfant.

THEO.
Les brindilles sont toutes blanches,
prisonnières de la boue ou des croûtes de glace —

DAISY.
Qu'est-ce qu'il fait ?

THEO.
la mémoire d'un peu d'eau
qui survit dans le creux de la terre.
Je fais craquer cette eau.

DAISY.
Est-ce qu'il joue ?

THEO.
C'est peut-être aujourd'hui ? Peut-être enfin l'heure du dégel ?

DAISY.
Tu passes près de moi sans me voir.
J'attrape ton bras.
De la vapeur s'échappe de ta bouche.
Inodore.
Tu ne bouges plus.

THEO.

Je ne t'avais pas vue.

DAISY.
Je sais.

THEO.
Ce n'est pas toi.

DAISY.
Pardon ?

THEO.
Rien.
Qu'est-ce que — tu cherches ici ?

DAISY.
La même chose que toi.

THEO.
Ça m'étonnerait.

DAISY.
Mais si.

THEO.
Je —

DAISY.
Tu es joli pour une fin de nuit.

THEO.
Tu trouves ?

DAISY.
Oui, tu me plais.

THEO.
Mais c'est l'affaire d'une nuit, d'accord ?

DAISY.
Le jour se lève.

THEO.
L'affaire d'une heure, alors.
Après je ne sais pas.
Je ne veux, je ne peux —

DAISY.
Moi non plus — m'engager ?
Je n'en ai pas envie.

THEO.

Alors ça va.

DAISY.
J'habite juste à côté.

THEO.
Pardon —

DAISY.
Qu'est-ce qu'il y a ?
Tu hésites ?

THEO.
C'est juste —
Je n'ai pas de capotes.

DAISY.
J'en ai chez moi.
Je peux te prendre la main ?

THEO.
D'accord.

CAMILLE.
Dans l'herbe il crache et moi je tremble —
de froid et de plaisir.

THEO.
Marius, ne m'en veux pas.

CAMILLE.
Relève-toi.

THEO.
Je n'ai pas le temps de courir te prévenir.

CAMILLE.
Tu as de jolis yeux. Tu — tu t'appelles comment ?

MARIUS.
Pardon, j'aurais pu commencer par là.

CAMILLE.
Ça ne fait rien —

MARIUS.
Je préfère te prévenir : avec moi c'est avec plaisir
mais sans attaches, tu comprends ? Pas d'exclusivité.

CAMILLE.
On se connait à peine.

MARIUS.
J'ai ton goût dans ma bouche.

CAMILLE.
Si tu veux, sans attaches.
Si tu veux on reste anonymes.

MARIUS.
Pourquoi faire ? Moi c'est Marius.

CAMILLE.
Camille.

MARIUS.
Ça te va bien.

CAMILLE.
On irait pas boire quelque chose ?
Un thé ou quoi, histoire d'un peu se réchauffer ?

MARIUS.
J'aurais bien voulu mais, je suis venu avec quelqu'un.
C'est un ami.
Il doit errer dans le Jardin à la recherche d'une fille.
Je parie que, cette fois encore, il n'a trouvé personne.
J'ai peur qu'il aille se jeter
dans le fleuve, comme un idiot. C'est un ami très théâtral.

CAMILLE.
D'accord.

MARIUS.
Pas de mal, rassure-moi ?

CAMILLE.
Non.

MARIUS.
Laisse-moi t'offrir quelque chose.
Pourquoi pas — oui ! — ce bouquet de fleurs ?
Elles ne sentent pas très bon,
mais elle ne mourront pas.
Ça les rend belles, pas vrai ?

CAMILLE.
Merci ?

MARIUS.
À bientôt, cher Camille.

CAMILLE.
À bientôt —

MARIUS.
Theo ? Théo !

CAMILLE.
Il t'a sucé mais a gardé secret son numéro.

MARIUS.
Tu es où l'ami ? Réponds-moi !

CAMILLE.
Il a goûté ton sperme mais n'a pas embrassé tes lèvres.

MARIUS.
Théo !

CAMILLE.
Un vide comprime ton cœur, une immense douleur.
Il n'y a sur la terre aucun garçon plus solitaire que toi.
Tu voudrais cramer ce Jardin où tout est pour de faux,
si seulement tu avais de l'essence, du feu, du courage.
Un cri s'étouffe dans ta gorge. Le froid mord ton visage,
tes mains froissent le bouquet de mimosa criards,
de cadavres d'œillets, momies de chrysanthèmes.
Putain de merde. Tu n'aurais jamais dû rester.
Espèce de merde ! Tu n'aurais jamais dû le suivre.
Tu te dégoûtes. La salive reflue dans ta bouche.
Tu craches à tes pieds. Tu craches encore. La sortie, vite !
Tu cours.
Dans un raccourci de fleurs de coton,
un grand chauve
te barre la route.
Il se tient là, immense, silencieux.
Tu remarques un tatouage au niveau du poignet.
Deux traits noirs.
Ton souffle se coupe.
Deux traits noirs !
Il ne manquait plus que ça.
L'homme s'avance.
Tu dis : *ne me fais pas de mal.*
Je t'en supplie ne me fais pas de mal.
Le grand chauve
plante ses yeux bleus dans les tiens.
Tu ne comprends pas son regard.
Il approche prudemment
son visage glacé.
Ses lèvres effleurent
tes lèvres pétrifiées ?
Tu sens son odeur de pétrole.
Tu esquives son baiser,
et le frôle, pour passer.
Il ne t'arrête pas.

Tu accélères.
Ne te retourne pas. Ne te retourne pas —
Tu repars en courant, le plus vite possible.
Il me voulait quoi, ce taré ?
Tu n'as aucune idée de ce qu'il vient de se passer, tu cours.
Ton cœur palpite douloureusement, tu cours.
Partout l'hiver, partout l'hiver, la neige et le verglas.
La colère de l'hiver et le verglas, manquerait plus
que tu te casses la gueule. Tu t'accroches à la rampe,
à la rampe qui longe le pont des amoureux,
la rampe enguirlandée de cadenas moches, bon marché,
fleurie de billets doux et imbéciles.
Le vent vient fouetter ton visage, ramasse un peu
de sucre froid et le jette sur ton visage. C'est haut,
tu penses. D'ici, c'est sûr, une chute est mortelle.
Et à l'instant précis où la vision surgit —
Qu'est-ce que tu fais ? Putain ! Descends de là ! Arrête !

Pont des Amoureux
-
07:10 / - 2°C

LUDMILA.
Quoi ?

CAMILLE.
Descends de là !

LUDMILA.
Pourquoi tu cries ?

CAMILLE.
Pourquoi je crie ?

LUDMILA.
Je n'allais pas —
C'est un jeu.
C'était comme un jeu.
Je ne vais pas —

CAMILLE.
Un jeu tu parles.

LUDMILA.
S'il te plaît ne crie pas.

CAMILLE.
Je ne crie pas.

LUDMILA.
Je traversais, comme tous les jours.
J'ai pensé à ces gens,
à tous ces gens qui passent
de l'autre côté de la barrière,
pour se faire une frayeur ou —
J'ai voulu essayer.

Ce n'est qu'un jeu.

CAMILLE.
Puisque c'est un jeu tu veux bien venir ?
Je te parle, tu veux bien venir ?

LUDMILA.
Peut-être.
Oui peut-être.
Oui je veux bien.

CAMILLE.
Ben viens alors !
Viens !
Tu ne bouges pas ?

LUDMILA.
J'ai peur du vide.

CAMILLE.
Quoi ?

LUDMILA.
J'ai le vertige !

CAMILLE.
Tu —
Ok.
Ok alors.
Alors attends.
Moi je viens.
Je —
Je viens vers toi, d'accord ?
Doucement je viens.
Là tu vois ?
Je suis prêt de toi.
Presque là.

LUDMILA.
Je peux te faire confiance ?

CAMILLE.
Ce n'est pas moi qui t'ai poussée là où tu es.

LUDMILA.
Tu es quelqu'un de bien ? Quelqu'un de gentil ?

CAMILLE.
Qu'est-ce que j'en sais ?

LUDMILA.
Tu as l'air gentil.